

ALESSIA VIGNOLI

Université de Varsovie

Voix de femmes *queer* au cœur de la littérature haïtienne contemporaine

Depuis quelques années on assiste à une évolution dans le traitement de sujets considérés auparavant comme tabous dans le riche panorama de la littérature haïtienne. La stigmatisation de l'homosexualité dans le pays caribéen est toujours allée de pair avec le traitement superficiel du sujet au niveau littéraire. Dans un article paru en 2014, Thérèse Migraine-George remarque que, malgré le caractère hétérogène des œuvres littéraires haïtiennes, les personnages homosexuels y sont rares et, quand ils apparaissent, leur représentation est le plus souvent stéréotypée et associée à la décadence morale, à la violence et à la dégradation du contexte ambiant¹. Récemment, cette image stéréotypée a laissé la place à des configurations plus variées qui reflètent les réalités contemporaines. À partir de ce constat, nous explorerons la représentation des relations amoureuses et/ou sexuelles entretenues par quelques personnages féminins et de leurs rôles sociaux non conformes à l'univers hétéronormatif dans un corpus sélectionné d'œuvres haïtiennes

1 Cf. T. Migraine-George, « From *Masisi* to Activists : Same-Sex Relations and the Haitian Polity », [dans :] *Journal of Haitian Studies*, 2014, n° 20, p. 13-14. L'attention de la critique a été portée surtout à la représentation du personnage masculin homosexuel (voir M. Magniez, « Le héros homosexuel dans les récits en Haïti », [dans :] N. Ménard (dir.), *Écrits d'Haïti : Perspectives sur la littérature haïtienne contemporaine (1986-2006)*, Paris, Karthala, 2011, p. 213-228).

contemporaines. Cela permettra, nous l'espérons, d'ouvrir de nouvelles perspectives à la critique littéraire qui, jusqu'à présent, n'a pas exploré cette évolution thématique de manière approfondie.

Notre corpus d'étude se compose de quatre œuvres écrites par des écrivaines haïtiennes, publiées en France et au Québec entre 2013 et 2018 : les romans *Absences sans frontières* (2013) d'Évelyne Trouillot, *Je suis vivant* (2015) de Kettly Mars et *Un ailleurs à soi* (2018) d'Emmelie Prophète, et une nouvelle du recueil *Écorchées vivantes* (2017) dirigé par Martine Fidèle. Les auteures abordent des sujets tabous en Haïti : les orientations sexuelles, l'avortement, la prostitution, les troubles mentaux et plus généralement la santé mentale des femmes. Ces œuvres se développent autour de quelques figures de femmes qui défient la norme et subvertissent les codes sociaux : des prostituées, des femmes *queer*, des mères célibataires, des victimes de tout genre de violence. Notre étude s'insère dans le sillage des recherches menées par Régine Michelle Jean-Charles (*Conflict Bodies : The Politics of Rape Representation in the Francophone Imaginary*, 2014), Stéphane Martelly (*Les jeux du dissemblable. Folie, marge et féminin en littérature haïtienne contemporaine*, 2016) et Darline Alexis, Denyse Côté et Sabine Lamour (*Déjouer le silence : Contre-discours sur les femmes haïtiennes*, 2018). Il s'agira de montrer la manière dont l'écrivaine adopte le point de vue des femmes haïtiennes issues de différentes couches sociales pour attester le pouvoir de l'écriture en tant que lieu de résistance dans des circonstances d'urgence. Cette pratique engagée de la littérature prend une valeur supplémentaire dans le contexte socio-culturel et politique contemporain haïtien, marqué au quotidien par l'insécurité et la violence.

Comprendre l'homophobie en Haïti

L'émergence récente dans la littérature haïtienne des sujets de l'homosexualité et de la condamnation de l'homophobie est sans doute liée à la fondation du mouvement pour les droits de la communauté LGBTQI+² après le séisme de 2010, incarné par l'association « Kouraj »³. Dans une situation de vulnérabilité extrême, cette tentative de donner une voix publique aux instances des minorités sexuelles et de genre a exacerbé l'homophobie déjà enracinée dans le pays et par conséquent a suscité l'intérêt de certains intellectuels et écrivains qui n'ont pas hésité à montrer leur engagement pour la cause. En effet, la dénonciation de l'homophobie est répandue dans la littérature haïtienne contemporaine. Des exemples en sont les romans *Maître minuit* (2018) de Makenzy Orcel, *Douces déroutés* (2018) de Yanick Lahens, *Les villages de Dieu* (2020) d'Emmelie Prophète et *Masi* (2018) de Gary Victor, œuvre au titre parlant puisque *masisi* est le terme péjoratif en créole haïtien utilisé pour s'adresser aux hommes homosexuels⁴.

Quelques repères socio-historiques sont nécessaires pour comprendre les racines du caractère

2 Nous adoptons ici un acronyme reconnu dans le monde occidental mais il nous faut souligner que les activistes en Haïti le rejettent en tant que produit de l'Occident et privilégient à sa place le terme « mouvement M », selon les termes créoles *masisi*, *madiwin*, *makomer* et *mix*, utilisés pour définir les différentes identités sexuelles et de genre.

3 Association fondée en 2011 par Charlot Jeudy (<https://www.kouraj.org/apropos>).

4 Les origines du mot ne sont pas claires : elles peuvent remonter à la divinité africaine *Mamisis* associée à la féminité et à la beauté ou, selon une autre théorie, à l'expression anglo-américaine « *my sissy* » diffusée en Haïti pendant l'occupation américaine (1915-1934). Cf. C. Hammond, *Entangled Otherness : Cross-gender Fabrications in the Francophone Caribbean*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018, p. 14.

homophobe de la société haïtienne. Comme le constate Erin Durban, deux facteurs y sont principalement associés : l'homophobie est d'abord le produit de la présence de groupes religieux étasuniens, en particulier des chrétiens évangéliques, qui ont établi une sorte d'« impérialisme moral »⁵ depuis 1915, date du début de l'occupation militaire du pays par les États-Unis. En outre, le sentiment homophobe a aussi des connotations anti-impérialistes, dans un pays où l'ingérence étrangère, en particulier de la France et des États-Unis, a toujours lourdement influencé la vie politique, sociale et civile. Pour le peuple haïtien, s'opposer aux droits des minorités *queer* signifie, selon cette perspective, refuser l'impérialisme et néocolonialisme occidental, ses catégories et son modèle social. C'est ce que Durban appelle « homophobie postcoloniale » en faisant référence aux effets des interventions occidentales visant à réglementer et libérer les relations non hétéro-normatives dans les pays postcoloniaux⁶. De plus, en Haïti la communauté LGBTQI+ a toujours été désignée comme responsable de toutes les catastrophes (sociales, naturelles, sanitaires) qui ont accablé le pays, du SIDA dans les années 1980 jusqu'à la COVID en 2020, en passant par le séisme de 2010. Les effets dévastateurs du séisme sur la population *queer* ont ainsi amené à la création d'associations qui se battent pour la reconnaissance officielle de la communauté et essayent de la protéger, mais la situation n'a fait qu'empirer. En effet, dans les dernières années le pays a assisté à un éclatement d'actions homophobes féroces. De nombreux rapports⁷ et un travail de recherche récemment

5 Cf. E. L. Durban, « Performing Postcolonial Homophobia : A Decolonial Analysis of the 2013 Public Demonstrations Against Same-sex Marriage in Haiti », [dans :] *Women & Performance : a journal of feminist theory*, 2017, n° 27, p. 1-16.

6 *Ibidem*.

7 Voir les rapports « The Impact of the Earthquake, and Relief

accompli par Erin Durban⁸ analysent cette recrudescence du sentiment homophobe en Haïti qui a culminé avec la mort violente du militant Charlot Jeudy, fondateur de *Kouraj* et symbole de la lutte pour les droits des minorités, survenue en 2019 dans des circonstances mystérieuses.

Cette esquisse des racines de l'homophobie en Haïti aura permis au lecteur de comprendre la valeur sociale des œuvres qui composent notre corpus d'étude, étant le produit d'un pays où les écrivains comptent parmi les membres les plus influents de la société et où la création artistique est souvent le seul espace de discussion sur les préoccupations liées à Haïti et à son avenir.

Des femmes qui défient les normes

En Haïti il existe un abîme entre le rôle quotidien des femmes du point de vue social et économique et la reconnaissance de ce rôle au niveau politique⁹. Dans la vie publique, les femmes sont considérées comme des citoyennes de seconde classe, mais elles constituent le *potomitan*¹⁰ de la société et jouent un rôle fondamental pour leurs familles et pour le pays. Souvent les hommes dépendent des femmes qui, en plus, sont les seules à s'occuper du ménage et des enfants.

and Recovery Programs on Haitian LGBT People » rédigé par l'ONG Outright International en 2011 (<https://outrightinternational.org/sites/default/files/2022-10/haiti-servio.pdf>) et « Haïti : Situation des minorités sexuelles et de genre » publié en 2016 par l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (<https://www.refworld.org/reference/countryrep/fraofpra/2016/fr/114082>).

8 E. Durban, *The Sexual Politics of Empire : Postcolonial Homophobia in Haiti*, Champaign, University of Illinois Press, 2022.

9 Cf. C. Charles, « Popular Imageries of Gender and Sexuality. Poor and Working-Class Haitian Women's Discourses on the Use of Their Bodies », [dans :] L. Lewis (dir.), *The Culture of Gender and Sexuality in the Caribbean*, Gainesville, University Press of Florida, 2003, p. 169-171.

10 Dans le vodou haïtien, le *potomitan* est le pilier central du temple.

En littérature, on remarque la présence de voix de femmes qui prennent la parole pour subvertir la norme, dénoncer la déshumanisation et la corruption et s'ériger contre les injustices qui caractérisent leur vie quotidienne. La prise en charge des inégalités sociales et de leurs conséquences sur la population a été assumée par les écrivains qui donnent voix à ceux et celles qui n'ont pas de voix afin de faire connaître au public international les conditions des défavorisés en Haïti. Le corpus littéraire publié après le tremblement de terre de 2010 est riche en figures de femmes en quelque sorte révolutionnaires par rapport au paradigme préexistant, et il suffit de prendre en compte le parcours littéraire haïtien pour comprendre que cette tendance est plutôt récente. En effet, si l'on remonte aux origines du roman haïtien, exception faite pour Cléante Valcin (*Cruelle destinée*, 1929) et Annie Desroy (*Le joug*, 1934), la tradition littéraire est dominée par les hommes. Ce sont les hommes qui ont raconté Haïti ; les écrivaines ont été marginalisées et obligées au silence¹¹. Aujourd'hui en Haïti et dans les pays de la diaspora haïtienne, des écrivaines comme Yanick Lahens, Kettly Mars, Emmelie Prophète et Edwidge Danticat remportent des prix internationaux et leurs œuvres sont traduites en plusieurs langues. La femme (et non seulement la femme haïtienne) est aussi au cœur des œuvres des écrivains qui, de plus en plus, donnent la parole à des personnages féminins¹².

11 L'exemple le plus saillant est la censure subie par Marie Vieux-Chauvet, auteure d'une œuvre où elle explore la condition de la femme sous la dictature de François Duvalier (1957-1971) et les conflits de race, sexe et classe dans la société haïtienne de son époque. Condamnée au silence, sa trilogie *Amour, Colère et Folie* (1968) est retirée des librairies en Haïti et ne sera découverte qu'au début des années 1980.

12 *Rapatriés* (2017) de Néhémy Pierre-Dahomey, *Mur Méditerranée* (2019) de Louis-Philippe Dalembert et *Une somme humaine* (2022)

Nous focaliserons notre attention sur la représentation littéraire de quelques femmes et de la sexualité qu'elles revendiquent pour montrer la manière dont la littérature haïtienne contemporaine intègre des thématiques considérées comme « occidentales » car étrangères à la culture locale selon l'opinion de la majorité de la population, alors que la population elle-même est idéologiquement influencée depuis des décennies par des forces extérieures (notamment les États-Unis). Cela nous permettra de montrer dans quelle mesure le travail des écrivains et des écrivaines en Haïti est toujours associé à une pratique éthique et engagée de la littérature.

Il nous semble pertinent de commencer notre parcours par le recueil de nouvelles *Écorchées vivantes*, dirigé par Martine Fidèle et publié en 2017. Véritable manifeste de toute une génération de jeunes auteures, *Écorchées vivantes* est le portrait du quotidien chaotique dans la capitale haïtienne. Les écrivaines qui ont participé à ce recueil sont animées par la volonté de faire sentir leur voix bien au-delà d'Haïti et de partager avec le lecteur leur lutte pour la survie. Dans l'introduction, Martine Fidèle énonce le caractère manifestaire du recueil :

Nous sommes neuf femmes auteures et nous jonglons avec des émotions interdites : sexualité, viol, avortement, inceste, prostitution, amour, folie [...] Notre souhait est que ce livre résonne aussi loin que nos voix de femme pour revendiquer le monde : espace-cri, espace-sédition, espace-fièvre, espace-tonnerre, espace libre-arbitre.¹³

La nouvelle « Évasion solitaire » de Sachernka Anacassis nous paraît la plus intéressante dans le cadre

de Makenzy Orcel, finaliste du prix Goncourt en 2023, ne sont que quelques exemples de romans récents où les auteurs adoptent le point de vue féminin.

13 M. Fidèle (dir.), *Écorchées vivantes*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, p. 8. Les citations suivantes seront indiquées à l'aide du signe abrégé *EV* ; la pagination suivra l'abréviation après la virgule.

de notre réflexion. La jeune femme protagoniste de la nouvelle n'a pas de prénom ; un narrateur à la troisième personne alterne avec la narration à la première personne, en italique, de cette voix qui affirme son unicité et sa différence : elle est décrite comme la rebelle de la famille, son style n'est ni masculin ni féminin, elle est isolée et critiquée pour son aspect extérieur par sa famille. La rencontre avec une femme donne lieu à une relation cachée aux autres, sachant que son orientation sexuelle sera toujours rejetée dans son milieu. La mère est une protestante qui parle de l'homosexualité comme d'un virus qui pourrait se répandre dans tout le pays, et condamne ceux qui la pratiquent. Dans ses mots on reconnaît la doctrine homophobe diffusée par les groupes religieux étasuniens actifs en Haïti : « Grâce au Ciel qu'aucune de mes filles n'ait été contaminée. [...] Mille fois je préfère que vous soyez toutes célibataires que de savoir l'une d'entre vous lesbienne » (EV, 58). Après avoir entendu ces propos, la jeune femme organise un voyage de deux semaines avec son amante. Dans ses réflexions, la tendresse et le désir se mêlent à la peur, au rejet, à la rage. Ce conflit intérieur, cette relation qui ne peut qu'être une « évasion solitaire » car partagée par le couple seulement, amène à un constat amer par lequel se termine la nouvelle : « Qu'est-ce, vivre sans soi-même ? » (EV, 58). À travers les yeux de la jeune femme, la nouvelle de Sachernka Anacassis exprime le désir d'un ailleurs fantasmé, associé à l'idée d'une existence libre, loin du regard et du jugement des autres.

Un ailleurs à soi d'Emmelie Prophète, publié en 2018, représente une nouveauté importante par rapport à la manière dont les relations homosexuelles ont été jusqu'à présent racontées dans les romans haïtiens. Il s'agit en effet du premier roman haïtien où une relation entre deux femmes est le thème central, au lieu d'être un événement parmi d'autres. Malgré son apport

innovateur, le roman ne fait pas le portrait heureux d'un couple du même sexe, car l'issue de la relation n'est pas positive. Comme le laisse imaginer le titre, le roman est rythmé par l'appel de l'ailleurs ; un mythe pour quelqu'un, un rêve pour d'autres, l'ailleurs représente le seul espoir d'une vie meilleure, loin de Port-au-Prince. Les deux jeunes femmes, Lucie et Maritou, qui ne pourraient être plus différentes du point de vue physique, sont animées par le même souhait d'être libres et de ne pas se soumettre aux contraintes de la société. Lucie, très féminine et séduisante, refuse de perpétuer la vision stéréotypée de la femme qu'avaient ses parents :

Elle avait toujours détesté être une femme avec ce que cela comportait à leurs yeux [...], cuisiner, s'occuper du ménage, de la lessive, pour finalement être un objet de désir pour son propre père.¹⁴

Son choix de se prostituer est une manière d'affirmer son droit à l'autodétermination. Maritou est décrite comme un garçon manqué : elle a les cheveux courts, est appelée « boss » par ses camarades, son style vestimentaire ne correspond pas aux attentes de ses sœurs, elle n'a jamais été attirée par les garçons et a été atteinte de boulimie dès l'enfance, comme si le rejet de la nourriture reflétait le rejet qu'elle avait intériorisé, la sensation d'être différente. Lucie représente pour Maritou le moment de la prise de conscience définitive de cette « différence » jamais assumée. Maritou est prête au changement : enfin libérée des contraintes et pleinement consciente de son orientation sexuelle « hors norme » dans le contexte haïtien, elle quitte le pays. Quant à Lucie, son choix de rester et de ne pas entreprendre une nouvelle vie avec Maritou peut être lu de plusieurs manières. Il peut s'agir d'une raison

14 E. Prophète, *Un ailleurs à soi*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 86. Les citations suivantes seront indiquées à l'aide du signe abrégé AS ; la pagination suivra l'abréviation après la virgule.

purement matérielle dans la mesure où elle se met en ménage avec un de ses clients, un homme capable de lui promettre un bien-être relatif, ce qui pourrait représenter pour Lucie une amélioration considérable de sa situation. Une raison ultérieure peut être liée au tabou de l'homosexualité en Haïti qui amène Lucie à rester enfermée dans sa zone de confort, à ne jamais admettre son amour pour une femme, un sentiment qu'elle avoue n'avoir jamais éprouvé auparavant. En conclusion, Lucie ne franchit pas la barrière de la honte pour des motivations à la fois pratiques (besoin d'argent) et morales (peur des jugements) et choisit le parcours le plus immédiat, même si cela signifie renoncer à Maritou.

Il n'est pas étonnant qu'une relation entre deux femmes n'ait pas de déroulement heureux dans le contexte d'une ville en proie à la criminalité et où les jeunes ne rêvent que de départ. Dans les observations du narrateur se faufilent les commentaires de l'auteur : « Il y a des pays, des villes où c'était possible. Le monde changeait. Presque dans tous les grands pays, on admettait qu'il y ait des couples de même sexe » (AS, 59). Emmelie Prophète est une observatrice aiguë de la réalité haïtienne et ses romans sont ancrés dans le contexte socio-politique d'un pays dérégulé, où pour être soi-même il faut partir ou alors renoncer à soi et s'adapter aux contraintes sociales, dans l'attente d'un avenir meilleur.

Dans *Absences sans frontières*, publié en 2013, Évelyne Trouillot insère la relation entre deux femmes, Cynthia et Sylvie, dans la narration des vicissitudes d'une famille et de tout le pays. Sylvia est toujours présentée comme la « meilleure amie » de Cynthia mais leurs gestes et regards ne peuvent pas dissimuler leur relation intime. Le couple est toujours vu et regardé de l'extérieur : du point de vue de la nièce de Cynthia, Géraldine, qui connaît dès son adolescence

l'orientation sexuelle de sa tante, du point de vue du père de Géraldine, Gérard, auparavant amoureux de Cynthia mais qui comprend et accepte le refus de Cynthia et enfin du point de vue de la sœur de Cynthia, Gigi, qui au contraire a une vision rétrograde et arrive même à insulter Cynthia avec des propos homophobes. Comme dans *Un ailleurs à soi*, Trouillot met en évidence les préjugés et les soupçons exprimés par la famille, en particulier par la sœur Gigi, qui a des doutes sur les préférences sexuelles de Cynthia. Se souciant de l'avenir de sa petite-fille, Gigi la met en garde dès l'adolescence, comme le raconte Géraldine elle-même :

J'avais peut-être seize ans lorsqu'elle tenta de m'inculquer ses opinions sur le sujet des orientations sexuelles, d'une manière pitoyable et maladroite. Il fallait respecter les lois de la nature et les jeunes filles devraient être attirées uniquement par les garçons, sans pour autant succomber à la tentation.¹⁵

Même si la relation homosexuelle n'est pas le thème central du roman, qui s'articule autour du rapport entre Géraldine et son père émigré aux États-Unis, la manière dont le sujet est traité est la preuve du changement en acte dans la littérature haïtienne contemporaine. Les trois femmes du roman, Gigi, Cynthia et Géraldine, sont motivées par la volonté d'affirmer leur voix à chaque moment de leurs existences. Pour Cynthia, s'affirmer signifie sortir du silence, même si cela conduit au contraste avec sa sœur. L'homophobie de Gigi se manifeste dans un moment de vulnérabilité extrême de la femme, dont la santé mentale se dégrade après le séisme de 2010 :

Tu aimes les femmes, c'est pas croyable. D'où t'as pris cette habitude ? De quel ancêtre débauché ? Heureusement que notre pauvre

15 É. Trouillot, *Absences sans frontières*, Montpellier, Éditions Chèvre-feuille étoilée, 2013, p. 155. Les citations suivantes seront indiquées à l'aide du signe abrégé ASF ; la pagination suivra l'abréviation après la virgule.

maman est morte, comment pourrait-elle vivre avec cette malédiction ? (ASF, 152)

À la fin du roman, Cynthia prend la parole et après avoir fait l'objet de spéculations et doutes, elle raconte à Géraldine sa vérité :

les hommes ne m'intéressaient pas, ne m'ont jamais intéressée, tu as dû t'en douter, j'imagine. [...] Aujourd'hui, certains pensent que j'affiche mes relations avec Sylvie alors que je ne veux qu'être heureuse, comme tout être humain. (ASF, 241-242)

Le couple formé par Cynthia et Sylvie surmonte toutes les difficultés, y compris une séparation après le tremblement de terre, et à la fin du roman on apprend qu'elles ont le projet de vivre ensemble.

La représentation du couple de femmes donnée par Kettly Mars dans *Je suis vivant* se distingue des précédentes et mérite d'être investiguée. Publié en 2015, le roman se déroule dans une grande maison sur les hauteurs de Port-au-Prince où vit une famille bourgeoise, les Bernier. À cause du séisme de 2010, l'un des enfants de la famille, Alexandre, rentre à la maison après un séjour de plus de quarante ans dans une institution psychiatrique. Marylène, sœur aînée d'Alexandre, est présentée dès les premières pages à travers l'image stéréotypée de la femme à l'allure masculine : cheveux blancs coupés courts, vêtements non soignés, elle ne ressemble à aucun autre membre de la famille et on souligne à plusieurs reprises sa différence. Artiste peintre de profession, elle a eu des amants, un mari et même un enfant, mais exprime le désir de renverser les rôles et devenir l'homme du couple, pour pouvoir enfin décider de sa vie comme elle le veut. Après le retour d'Alexandre, Marylène décide d'arrêter de peindre des natures mortes et commence à peindre des femmes. C'est ainsi que le personnage de Norah, jeune fille des quartiers populaires qui commence à poser pour Marylène, fait son entrée dans l'univers de la famille Bernier. Le choc

est double pour Marylène : le retour du frère s'accompagne de l'arrivée d'une jeune femme qui fait surgir en elle des doutes. Comme Lucie pour Maritou, Norah pour Marylène représente le moment où sa vie bascule :

Je suis presque vieille, j'ai plein de cheveux blancs, j'ai toujours été hétérosexuelle. Pourtant elle me fait le même effet que me ferait un homme, quand j'aimais encore l'odeur des hommes.¹⁶

Kettly Mars explore le contraste qui existe entre les classes sociales au sein de la société haïtienne. En donnant la parole à une fille des quartiers populaires, l'écrivaine adopte le point de vue de la plupart des Haïtiens qui regardent de l'extérieur la vie retranchée des bourgeois. Norah utilise l'expression « cohabitation non pacifique » (*JSV*, 106) pour parler de la configuration de Port-au-Prince, où chaque quartier résidentiel est délimité par des quartiers populaires. Elle éveille l'intérêt des Bernier pour son allure envoûtante mais aussi pour sa diversité due à son appartenance sociale ; la famille bourgeoise est confrontée aux fantasmes que suscite la présence d'une jeune fille appartenant à la même classe sociale que le personnel de la maison. Seule Livia, membre du personnel, ne tombe pas sous le charme de Norah, car elle a connu plusieurs filles comme Norah, des filles qui n'ont que leurs corps à offrir dans le but d'améliorer leur situation sociale. Même si la relation entre Norah et Marylène est décrite comme douce et intime, les intentions de Norah sont pratiques : elle projette de se faire payer des études par Marylène et de ne plus vivre au milieu des décombres.

Quand la tension sexuelle entre les deux femmes éclate, Marylène, âgée de plus de soixante ans, comprend qu'elle peut enfin vivre en liberté : « Il m'est arrivé

16 K. Mars, *Je suis vivant*, Paris, Mercure de France, 2015, p. 90. Les citations suivantes seront indiquées à l'aide du signe abrégé *JSV* ; la pagination suivra l'abréviation après la virgule.

une chose qui aurait dû m'arriver depuis longtemps déjà. J'ai fait l'amour avec une femme, une très jeune femme. Comme si je n'attendais que cela de toute ma vie » (*JSV*, 155). Elle change visiblement : son regard est différent, sa manière de s'habiller et de se comporter aussi. Alors que les membres de la famille et le personnel de service parlent de cette relation qui se noue entre les murs de la maison, Marylène, de son côté, a besoin de temps pour s'ouvrir aux autres. Elle évoque la figure du père-patriarce comme « un spectre » (*JSV*, 155) qui la surveillait même à distance, l'empêchant de vivre librement. Il s'agit d'une acceptation tardive de son orientation sexuelle déclenchée par le retour du frère Alexandre, qui ne parle pas mais comprend tout ce qui se passe autour de lui. Même la vieille mère Éliane n'est pas surprise quand elle apprend la vérité sur Marylène, mais le mot « homosexualité » la dérange. En s'adressant au mari défunt, elle laisse transparaître un préjugé probablement lié à son âge et à sa position sociale :

Francis, comment aurais-tu vécu cette histoire qui se passe entre Marylène et cette jeune femme, là sous nos yeux, dans notre mutisme étonné ? Cette particularité des sexes n'est plus un sujet aussi tabou que du temps où nous étions jeunes. Ce n'est plus une « abomination » ni une cause de rejet. Aujourd'hui, on en parle ouvertement en société, à la télé, dans les magazines. (*JSV*, 172)

Je suis vivant donne un point de vue bourgeois sur l'homosexualité en Haïti et on y remarque des différences par rapport à la manière dont le sujet est traité dans d'autres contextes sociaux. Les préjugés sont présents chez les Bernier, mais ils appartiennent surtout à la génération la plus âgée et sont en général moins enracinés, moins virulents par rapport à ce qu'on observe dans les œuvres qui se déroulent dans des contextes défavorisés. Comme le constate Migraine-George¹⁷,

17 Cf. T. Migraine-George, « From *Masisi* to Activists », *op. cit.*, p. 10.

la possibilité d'entretenir librement des relations homosexuelles en Haïti est strictement liée à la situation sociale et professionnelle des personnes concernées : le pouvoir social et financier se traduit par une liberté dont la plupart de la population – les plus vulnérables – ne peut pas jouir.

Prises dans leur ensemble, les œuvres abordées montrent l'ouverture de la littérature haïtienne à des thématiques qui touchent la vie quotidienne de la femme à Port-au-Prince : la prostitution, l'avortement, la violence misogyne, le tabou de l'homosexualité. Dans *Absences sans frontières* d'Évelyne Trouillot, la conclusion positive de la relation entre Cynthia et Sylvie est à considérer dans le contexte de parution de l'œuvre, après la catastrophe de janvier 2010, quand l'espoir dans l'avenir était vif. Au contraire, au moment de la parution d'*Un ailleurs à soi* d'Emmelie Prophète, une fois constaté l'échec de la reconstruction, une vision désenchantée de la réalité s'est imposée. Dans les circonstances critiques du présent haïtien, caractérisé par la violence des gangs et l'instabilité politique, les jeunes rêvent uniquement de partir ; l'appel de l'ailleurs ressenti par Maritou dans *Un ailleurs à soi* et par la protagoniste de la nouvelle « Évasion solitaire » de Sachernka Anacassis représente la seule opportunité de fuite.

La femme *queer* trouve de plus en plus sa place dans la littérature haïtienne contemporaine écrite en Haïti et dans les pays de la diaspora haïtienne. Pourtant, nous avons l'impression qu'une véritable évolution viendra quand un couple de même sexe sera le protagoniste d'un récit au final heureux, où le bonheur d'une vie partagée sera perçu comme normal, même en Haïti, et où le départ à l'étranger ne sera plus la seule possibilité envisageable. Mais une telle représentation serait-elle vraisemblable, vu les circonstances ?

bibliographie

- Charles C., « Popular Imageries of Gender and Sexuality. Poor and Working-Class Haitian Women's Discourses on the Use of Their Bodies », [dans :] L. Lewis (dir.), *The Culture of Gender and Sexuality in the Caribbean*, Gainesville, University Press of Florida, 2003.
- Durban E. L., « Performing Postcolonial Homophobia : A Decolonial Analysis of the 2013 Public Demonstrations Against Same-sex Marriage in Haiti », [dans :] *Women & Performance : a journal of feminist theory*, 2017, n° 27.
- Fidèle M. (dir.), *Écorchées vivantes*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.
- Hammond C., *Entangled Otherness : Cross-gender Fabrications in the Francophone Caribbean*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018.
- Mars K., *Je suis vivant*, Paris, Mercure de France, 2015.
- Migraine-George T., « From *Masisi* to Activists : Same-Sex Relations and the Haitian Polity », [dans :] *Journal of Haitian Studies*, 2014, n° 20.
- Prophète E., *Un ailleurs à soi*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.
- Trouillot, É., *Absences sans frontières*, Montpellier, Éditions Chèvre-feuille étoilée, 2013.

abstract

Voices of Queer Women at the Heart of Contemporary Haitian Literature

The present paper explores the representation of the romantic and/or sexual relationships maintained by some female characters and their social roles that do not conform to the heteronormative universe in a selected corpus of contemporary Haitian literary works. Our corpus consists of four works by Haitian women writers, published between 2013 and 2018: the novels *Absences sans frontières* (2013) by Évelyne Trouillot, *Je suis vivant* (2015) by Kettly Mars and *Un ailleurs à soi* (2018) by Emmelie Prophète, and a short story from the collection *Écorchées vivantes* (2017) edited by Martine Fidèle. Taking into account the current social context in Haiti, in particular social divisions and institutional homophobia, the aim of the article is to show the evolution that has taken place in the treatment of (female) homosexuality, from stigmatisation and stereotyped representations to more varied configurations that reflect contemporary realities.

keywords


contemporary Haitian literature, queer literature, Emmelie Prophète, Évelyne Trouillot, Kettly Mars

mots-clés

littérature haïtienne contemporaine, littérature queer, Emmelie Prophète, Évelyne Trouillot, Kettly Mars

alessia vignoli

Docteure en littératures francophones des Amériques, Alessia Vignoli est chercheuse associée au Centre de recherche en civilisation franco-canadienne et en littérature québécoise de l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Varsovie. Elle s'intéresse à la représentation de la catastrophe naturelle en littérature, à la lecture écocritique et décoloniale du roman haïtien et à l'inscription de la violence mysogine et du traumatisme culturel dans les littératures francophones du continent américain. Elle est l'auteure du livre *La catastrophe naturelle en littérature : écritures franco-caribéennes*, paru en 2022 chez L'Harmattan.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
	Received : 07.09.2023 Accepted : 28.02.2024 Published : 20.09.2024	ÉTUDES	
ORCID : /0000-0002-0380-101X			
A. Vignoli, « Voix de femmes <i>queer</i> au cœur de la littérature haïtienne contemporaine », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2024, nr 39, pp. 209-226. DOI : 10.4467/23538953CE.24.019.20194			
www.ejournals.eu/CahiersERTA/			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		